

## La librairie du musée

Richard Millet

---

Volume 38, Number 6 (228), December 1996

Lettres de France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32547ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Millet, R. (1996). La librairie du musée. *Liberté*, 38(6), 114–119.

RICHARD MILLET

## LA LIBRAIRIE DU MUSÉE

De tout ce que je n'ai pu retrouver à Beyrouth, après vingt-sept années d'absence – outre les êtres, de toute façon perdus ou enfantins fantômes, même ceux qui ont réapparu, souriants, inquiets, tirés en arrière par une poigne nocturne –, il y a cette boutique profonde, sur un côté de ce qui fut, pendant la guerre civile, un des lieux les plus dangereux de la ville : la place du musée, que j'ai traversée aux temps heureux, quatre fois par jour, durant quatre années.

Chemin d'écolier dont j'ai, au cours de ce qu'il me faut bien appeler l'exil (malgré la poétaiillerie du mot : ce fut la fin de l'enfance, et les années de guerre un sel constant sur une plaie), reparcouru pas à pas les étapes, avec l'obstination des rêveurs ; de sorte que mon émotion à me retrouver, dans le matin jaune, au bord d'un flot plus bruyant que le ressac sur la Corniche ou les torrents du Mont Liban, fut une vraie délivrance, les yeux brouillés de larmes, debout à l'endroit exact où j'avais autrefois coutume de traverser, les pieds sur le rebord ébréché du trottoir, non loin du palmier à présent calciné, à l'intersection des rues de Damas et de l'Hôtel-Dieu, avant la station dans le petit square, à mi-chemin du lycée et de la maison, devant quelques colonnes redressées là, parmi des frondaisons maigres, de la basilique de l'ancienne Béryte – hésitant, un peu fébrile, incertain si mon goût,

cet après-midi-là, me porterait à droite, vers le péristyle néo-égyptien du Musée national, les guerriers phéniciens et les noirs sarcophages du sous-sol : celui d'Ahiram, celui d'Echmounazar, surtout, dressé dans la pénombre humide de ce quasi-tombeau où luisait le sourire lointain des rois défunts et où je répugnais à descendre tout seul ; ou bien si j'irais faire halte, plus longuement qu'à midi, dans la fraîcheur d'un autre hypogée, celui-là gardé par un petit homme olivâtre d'une trentaine d'années, presque chauve, figure tutélaire et mélancolique de cette petite librairie dans laquelle j'espérais découvrir de quoi conjurer l'effroi où me plongeaient les tombeaux de Byblos, le roi Echmounazar ou la terrasse sacrée de Baalbek. Comme si les livres d'archéologie (que le petit homme las ne vendait d'ailleurs pas) dussent reconduire cette terreur enfantine pour la muer en délices que je ne savais nommer, et pour accompagner, dans la paix de ma chambre cernée par les vents d'hiver ou bien ouverte sur les cris de la ville, l'étrange, l'incomparable plaisir que je prenais à arpenter, chaque dimanche, les sites antiques de la montagne, de la Bekaa et des peu lointains déserts, selon une démarche qui obéissait plus à l'inquiétude et à ma virginité qu'à la rigueur scientifique, mais qui avait son opiniâtreté et qui était, déjà, de la littérature : un effort de langue (de toutes les langues que j'entendais bruire à Beyrouth) vers la nomination, la mise en fiction et l'épuisement de ce qui me terrifiait.

À quoi le petit homme triste satisfait en partie, ayant probablement deviné à ma mine hâve de déterreur ce qu'on appelait autour de moi, avec l'ironie inquiète des familles, une *passion*. Il me procura un livre sur les découvertes de Winckelmann, de Champollion, de Schliemann, de Botta, de lord Carnavon, de Woolley et de Parrot : un des rares livres que je lui aie achetés, car je ne

venais là, à la station de midi, seul ou en compagnie de condisciples dont je ne me ferais pas des amis (j'étais déjà seul, entré sans le savoir dans l'interminable et sourde préparation à l'écriture, dans ce que la solitude convoque de plaisir, de souffrance, de haine, d'espoir de délivrance) que pour y feuilleter les dernières livraisons d'illustrés belges, mais non les albums, que le morne petit homme ne voulait pas risquer de laisser abîmer : générosité mesurée dont il profitait pour s'échapper pendant de longues minutes, voire toute une heure, avec ces mots proférés tantôt en français, tantôt en arabe, sur un ton aussi chagrin que sa figure : « Vous garderez la boutique, les enfants, j'en ai pour une minute », sans que nous ayons cherché vraiment à savoir où il allait puisque ce ne pouvait être, selon nous, qu'aux cabinets, ou chez le coiffeur d'à côté, ou encore à l'étage, chez quelque femme mariée dont il sollicitait en vain les faveurs méridiennes – ou tout cela à la fois et en une heure, nous disions-nous, pour nous expliquer sa lassitude et sa tristesse.

(À moins qu'il ne fût *yahoud*, juif, comme me le souffla, je ne sais pourquoi, un camarade sunnite, à voix plus basse, le lendemain de la guerre des Six Jours, avec le sentiment qu'il proférait là un vocable interdit et qu'en vérité on ne prononçait pas aisément, au Liban, surtout dans l'humiliation de la défaite arabe, mais qui me renvoya, ce soir-là (à l'endroit même où, dans la rue du Musée, quelques semaines plus tôt, des condisciples français m'avaient révélé la chair et le sens du mot *athée*, qui me heurta comme si ces deux syllabes avaient, dans leur matité brève, quelque chose d'aussi obscène que des coups de cymbales sous un ciel de craie), et alors que j'ignorais que je quitterais bientôt le Liban, à cette belle enfant juive, Mariam, naguère aimée dans un autre quartier de Beyrouth ; à elle et à son frère Moïse, qui

furent les premiers à accueillir au Liban, en 1960, un petit Corrézien maigre qui allait tant souffrir de son corps, de sa rousseur, de son accent, de son patronyme. Mariam (qu'au lycée on appelait Marie) et Moïse ; les deux êtres que j'aurais le plus aimé retrouver, et qui m'apprirent à ne pas me distinguer, à rester calme, à faire semblant d'être comme les autres, Mariam surtout, à l'arrière du gros break Ford rouge qui nous ramenait dans notre quartier, riant doucement de mon accent méridional pour mieux le faire passer, sans que j'aie alors su pourquoi mais obéissant au bel ovale de ce visage illuminé par des yeux très bleus et cerné de tresses blondes, et que rendait grave déjà l'appartenance à une communauté obligée de demeurer discrète ; à telle enseigne que je ne puis entendre aujourd'hui le mot *juif* dans des bouches haineuses sans me sentir giflé, ni songer en même temps à la violence en moi du mot *athée*, tandis que se lève le visage de Mariam dont on me répétait qu'elle était juive en une quasi-réprobation qui ne me disait pas pour autant ce que j'étais, moi qui ne savais même pas que j'appartenais à deux religions et qui n'étais pas comme les autres Occidentaux de Beyrouth : blond, crâneur, avec ce corps vigoureux et bronzé de *surfer* qui plaisait tant aux jeunes amoureuses. Ce qui ne m'en faisait que mieux aimer la belle enfant rousse et pâle que j'ai recherchée en vain, trente ans plus tard, et que je ne retrouverai sans doute plus que dans quelques Vierges de maîtres italiens, ou dans le bleu triomphant que prend le ciel après les jours où le khamsin a fait peser sur la ville un dôme de cuivre sale.)

Et il ne nous paraissait pas extraordinaire que nul autre que nous ne franchît le seuil de la librairie en l'absence du petit homme morose dont nous étions, nous pouvions le croire, enfants arrogants et chapardeurs, les seuls et piètres clients. Oui, les uniques fidèles de cet

hypogée ouvert au bas d'un bel immeuble de pierre en ronde bosse qui a moins souffert de la mitraille et des obus que la façade du musée et que, de l'autre côté de la place, le bâtiment de la Sûreté générale ou que cet autre, au rez-de-chaussée duquel les établissements Paul Barakat ont rouvert leur commerce de tapis. Oui, des petits hommes vaniteux, me suis-je dit devant la grille qui défendait l'entrée de ce qui devait être l'emplacement de la librairie, probablement transformée en poste de combat et où je ne distinguais plus dans l'ombre épaisse que du plâtras, des objets renversés, méconnaissables, couverts d'une poussière plus épaisse que celle sous laquelle avaient reposé les rois de Phénicie. Et je me revoyais là tel que, vingt-sept années plus tard, à Paris, dans les yeux de Mona, petite condisciple châte totalement oubliée et revenue à moi dans sa beauté de femme et pour qui l'effort de mémoire fut si singulier que je ne l'ai ramenée à moi que très lentement, après plusieurs semaines, après la reconstitution imaginaire d'une photo perdue de classe sur laquelle nous figurions tous deux dans nos tabliers beiges, en une pénombre semblable à celle de la librairie, Mona veillant, silencieuse, sur le maigre adolescent renfrogné qui cherchait déjà l'ombre – par exemple le surcroît d'ombre au fond de la librairie où sommeillaient les vrais livres, défendus, eût-on dit, comme l'étaient les rois morts au fond des tombeaux de Byblos, de Sidon et de Tyr, par des cohortes de petits guerriers armés d'une lance et coiffés d'un casque en forme de mitre recouvert d'une feuille d'or et qui me plongeaient, au premier étage du musée, dans un ravissement extrême et bien éloigné du plaisir donné par mes soldats de plomb, par des herbes de crayons, de stylos à bille et de ces feutres japonais que j'ai découverts là ; de sorte que je dois aussi à cette librairie une autre manière de plaisir, que ne permettaient pas les stylos à

bille alors proscrits dans les établissements scolaires au profit de la sévère sergent-major ; et avec ce plaisir, la découverte de deux livres que je relirais maintes fois et dont l'influence eut en moi quelque chose d'une fontaine vauclusienne : les *Histoires* de Poe et *Les Fantômes du chapelier*, de Simenon, qui relayèrent bientôt le romanesque archéologique, le décentrant, repeuplant de corps morts-vivants les tombeaux où je descendais, certains dimanches, et m'imposant des figures féminines qui erraient dans le silence des ruines et dans les rues de Beyrouth, autant que dans mes songes ; jusqu'au moment où, remuant des mots comme je l'avais fait des débris de civilisations mortes, je serais capable de les héler, ces figures, de les faire se retourner et venir à moi dans la fraîcheur du seul désir – comme aujourd'hui dans le silence extraordinairement doux du temps traversé.